

BIBLIOTHÈQUE
K. P. CONRAD M. MORIN, O.F.M.
COLLÈGE DE
MONTREAL 26 RUE CANADA
TROIS-RIVIÈRES

BIBLIOGRAPHIE DE L'HISTOIRE CANADIENNE

CE VOLUME N'APPARTIENT PLUS
AU CEGEP DE TROIS-RIVIÈRES



~~50839~~

AEGIDIUS FAUTEUX
BIBLIOTHECAIRE DE ST-SULPICE



MONTREAL
1926

040
926

BIBLIOTHÈQUE
COLLÈGE DE
TROIS-RIVIÈRES

6749

BIBLIOGRAPHIE DE L'HISTOIRE CANADIENNE

— PAR —

M. Aegidius Fauteux M. S. R. C.

BIBLIOTHÉCAIRE DE SAINT-SULPICE.

Quiconque veut écrire l'histoire s'inquiète premièrement des sources manuscrites et s'adresse à ces mêmes archives dont vient de vous parler avec tant d'autorité M. Pierre-Georges Roy. La première loi de l'historien est en effet d'être vrai et là où il a le plus de chance de trouver la vérité, c'est bien dans les pièces officielles émanées de l'autorité compétente ou bien dans les divers actes contemporains des faits qu'il veut raconter. D'ailleurs, sans le secours des pièces inédites, comment dire quelque chose de nouveau et qui n'a pas été dit avant nous ?

Cependant, je n'hésite pas à affirmer que la connaissance des sources imprimées n'est pas moins nécessaire à l'historien que celle des sources manuscrites. Je sais bien que la première préoccupation d'un auteur, avant d'aborder l'étude d'un sujet quelconque, doit être de se garder des opinions toutes faites et de vérifier soigneusement toutes les assertions de ses prédécesseurs à la lumière des documents authentiques. Mais il ne faut pas non plus remplacer une crédulité excessive par trop

de défiance, et encore moins un respect exagéré par un mépris transcendant. M. Brunetière disait, en 1906, dans son avant-propos sur Balzac : "Je ne connais rien de plus impertinent que cette méthode qui consiste aujourd'hui, quelque sujet que l'on traite, à le traiter comme si personne avant nous ne s'en était avisé, n'y avait rien compris du tout, ou n'en avait rien dit que de parfaitement négligeable. Mais, au contraire, il n'y a rien de négligeable en critique....."

Je ne crois pas que M. Brunetière se fût jamais avisé d'adresser aux écrivains canadiens le reproche qu'il adresse ici aux écrivains français de son temps. Tous tant que nous sommes, au contraire, nous avons trop de ce qu'on appelle la fausse religion de l'imprimé. Pour une infinité de raisons qu'il serait trop long de développer ici, notre sens critique ne s'est pas encore développé. Pourvu qu'il ne s'agisse pas de politique et que l'affirmation ne nous vienne pas d'un journal d'une opinion adverse, nous sommes portés à accepter de confiance à peu près tout ce qui est écrit. C'est pourquoi une erreur historique commise une première fois passe infailliblement de main en main, se répète de manuel en manuel, et finit par devenir presque indéracinable. Nous connaissons même des historiens d'un mérite incontestable par ailleurs qui ont naïvement accepté, tout simplement, parce qu'elles étaient imprimées, des vantardises tellement invraisemblables qu'ils n'en auraient pas cru le premier mot si quelqu'un les leur avait racontées de vive voix.

Mais ce qui est vrai chez nous comme ailleurs, c'est que, de même qu'il n'y a rien de négligeable en critique, selon M. Brunetière, il n'y a rien non plus de négligeable en histoire. D'un auteur qui a écrit avant nous, il y a toujours quelque chose à apprendre. Vous voulez refaire le tableau d'une époque et mieux qu'on ne l'a fait

déjà. Comment pouvez-vous y prétendre si vous ne prenez d'abord connaissance des travaux précédemment livrés au public sur le même sujet ? D'ailleurs, que de travail épargné par les recherches d'autrui lorsqu'on a pu les connaître à temps ! A qui n'est-il pas arrivé de peiner des mois et même des années pour trouver la solution de ce qui lui apparaissait une énigme insoluble et, quelques jours seulement près l'avoir triomphalement découverte, de la retrouver dans quelque livre qu'il ouvre par hasard et qu'il n'avait pas soupçonné ? La sensation est encore plus désagréable si cette brusque révélation nous frappe après que nous avons nous-même fait part au public de notre prétendue trouvaille et avec un contentement non déguisé.

Ce n'est pas, sans doute, qu'il soit interdit de passer par le chemin où un autre a passé,—car c'est quelquefois, au contraire, un devoir qui s'impose, lorsqu'il y a quelque erreur à redresser ou quelque injustice à venger,—mais il importe souverainement de connaître ce qui a été écrit avant nous sur le sujet que nous voulons entreprendre, afin de ne pas nous exposer à une répétition inutile, afin surtout de ne pas gaspiller vainement notre effort. Il m'est arrivé plusieurs fois, dans l'exercice de mes fonctions, de rencontrer des jeunes gens qui étaient en quête d'informations sur un sujet historique qui les avait empoignés et qui brûlaient de conquérir un peu de gloire en y consacrant tout leur enthousiasme juvénile. Malheureusement, ils arrivaient trop tard dans un monde trop vieux. Le filon qu'ils convoitaient avait été exploité. “Mon cher ami, disais-je à l'un ou à l'autre, vous ne savez probablement pas qu'en telle année, et il n'y a pas encore longtemps, M. un tel a publié sur le sujet même qui vous intéresse un ouvrage suffisamment rempli. Je ne crois pas que vous fassiez là-dessus assez de découvertes nouvelles pour justifier un livre nou-

veau. Pourquoi ne consacreriez-vous pas votre activité à tel autre sujet qui est vierge celui-là et qui attend depuis déjà trop longtemps qu'on l'éveille ?" J'ai été assez heureux pour être écouté au moins de quelques-uns, et j'ai tout lieu d'espérer que notre littérature y aura gagné avant longtemps un enrichissement réel au lieu de se charger de quelques vagues redites.

C'est pour toutes ces raisons qu'existe la bibliographie.

La bibliographie, à proprement parler, est la connaissance et la description des livres, mais, depuis que les premières bases en ont été jetées aux environs du 16^e siècle, elle s'est développée en une véritable science, avec ses principes et ses règles. Il convient de distinguer cependant entre le bibliographe qui a principalement en vue le travailleur ou le chercheur. Le premier s'occupe du format des livres, des diverses éditions qui en ont été faites, des presses d'où elles sont sorties, de la rareté des exemplaires, de leur état et même de leur prix. C'est ce qu'on pourrait appeler de la bibliographie descriptive. Quelques-uns, parmi les plus éminents, en ont fait de véritables monuments, indispensables au travailleur tout aussi bien qu'au bibliophile.

Cependant, ce qui nous intéresse ici particulièrement, c'est plutôt la bibliographie intellectuelle qui consiste à dresser des listes plus ou moins raisonnées, plus ou moins critiques et plus ou moins complètes de tous les travaux relatifs à une même science ou à un sujet déterminé. Rien n'empêche que cette bibliographie soit en même temps descriptive, c'est-à-dire qu'elle décrive chaque ouvrage avec toute la précision minutieuse d'un catalogue d'expert, mais ce n'est pas ce que l'on attend d'elle premièrement. Sa fonction est d'être d'abord un instrument de recherches. Son objet est d'orienter le travailleur de l'esprit à travers le labyrinthe

des diverses questions, de le mettre sur la piste des sources à consulter, de lui fournir autant de matériaux que possible sous une forme condensée et sommaire.

Les répertoires bibliographiques ainsi compris sont d'une utilité qu'il n'est pas nécessaire de démontrer. L'on peut même dire qu'ils sont devenus une nécessité. Depuis l'invention de l'imprimerie, les livres se sont tellement multipliés qu'il est absolument impossible d'évoluer au milieu de leur formidable amoncellement sans le secours de quelque fil d'Ariane.

Aujourd'hui il existe des répertoires bibliographiques pour tous les sujets ou à peu près qui peuvent solliciter notre activité intellectuelle. Ces sortes de travaux sont même devenus tellement nombreux que l'on a déjà senti le besoin d'en dresser des inventaires afin de s'y mieux retrouver. C'est ainsi que M. Léon Vallée, de la Bibliothèque Nationale, a publié, il y a déjà plus d'une trentaine d'années, une volumineuse Bibliographie des bibliographies qui ne renferme pas moins de 10,000 numéros et à laquelle on a cependant reproché d'être bien incomplète.

La lecture en est aussi amusante qu'instructive, car on y rencontre des bibliographies sur les matières les plus saugrenues. Il peut arriver cependant, car tout arrive, que quelqu'un ait sérieusement besoin, à un moment donné, de savoir ce qui a été écrit sur un sujet aussi peu sérieux en apparence que les melons ou aussi exceptionnel que l'histoire littéraire des nègres.

Ma's que la bibliographie historique occupe une large place dans la bibliographie générale, personne n'en peut assurément douter. L'histoire est un trop vaste champ pour qu'il soit possible aujourd'hui de s'y aventurer sans guide. Plus que d'autres peut-être, celui qui s'y adonne est tributaire des bibliographies. On l'a parfaitement compris en France, en Angleterre et en Al-

Allemagne où de patients chercheurs ont dépensé des trésors d'érudition pour faciliter la tâche des historiens en inventoriant et même en analysant les divers travaux publiés sur l'histoire universelle ou sur l'histoire plus proche de leur propre pays.

Où en sommes-nous au Canada sur ce point important ? C'est une question que nous nous devons de poser en cette Semaine d'Histoire et je vais essayer d'y répondre avec autant de netteté que possible.

Il est trop certain que la science bibliographique n'a pas encore atteint chez nous un bien grand développement ; elle y est encore dans son enfance. Nous ne devons pas faire difficulté de le reconnaître, car il y a encore si peu de temps que notre vie intellectuelle a véritablement commencé de prendre l'essor. Il a fallu d'abord nous dégager de difficultés matérielles en apparence inextricables, et lorsque, en embrassant le chemin parcouru, nous songeons en même temps au point de départ, il me semble que notre effort n'est pas à mépriser. Mais le fait reste que nous ne faisons en somme que commencer. Le besoin du moment, c'est de nous mieux outiller et dans toutes les branches du travail intellectuel.

Pour ne parler que de l'historien ou de l'étudiant en histoire à qui s'adresse présentement toute notre sollicitude, il est certain qu'il souffre chez nous d'un assez sérieux "handicap". Surtout s'il s'occupe de l'histoire canadienne, il perd un temps précieux en de longs et fastidieux préliminaires qui lui seraient en grande partie épargnés s'il avait à sa disposition des instruments bibliographiques bien agencés et bien construits. Pour lui paver la voie du côté des sources manuscrites, l'on a

fait des efforts sérieux dans nos divers bureaux d'Archives, en inventoriant et en cataloguant autant que possible les diverses pièces contenues en ces dépôts,—et cela est fort bien quoique nous soyons en droit d'attendre encore plus,—mais du côté des sources imprimées, l'on ne peut malheureusement pas en dire autant.

En préparant ce travail, j'ai eu l'idée de rechercher ce que mentionnent des travaux bibliographiques se rapportant au Canada, les diverses bibliographies générales. M. Léon Vallée, dans sa *Bibliographie des Bibliographies* aux 10,000 numéros, n'a trouvé que sept mentions à accorder au Canada pour la bibliographie en tous genres. Voici les sept ouvrages qui constitueraient, d'après lui, tout notre bagage bibliographique.

M. Harrisse—Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France—1872.

Henry J. Morgan—*Bibliotheca Canadensis*, 1867.

Meikle—*Canadian Newspaper Directory*, Toronto, 1858.

Stevens—*Catalogue of Canadian Books in the British Museum*, 1856.

Seywyn—*List of publications of Canadian Geological Survey*, 1873.

Brymner—*Rapport sur les Archives du Canada*, 1884.

O'Callaghan—*Les Relations des Jésuites*, 1847.

De son côté, M. Henri Stein, dans son *Manuel de Bibliographie générale*, après avoir distribué les mêmes ouvrages dans les diverses classes auxquelles elles appartiennent, littérature, périodiques, science géologique, etc., ne trouve qu'un seul guide à mentionner dans la section des sciences historiques, celle qui nous intéresse actuellement. Et devinez lequel ? *How Canada is governed*, par Sir John George Bourinot. Je n'ai

sans doute besoin d'apprendre à personne que ce livre de M. Bourinot n'est rien autre chose qu'un manuel de droit constitutionnel canadien auquel on a cru devoir annexer quelques pages de bibliographie.

Cela n'est pas riche, mais il est trop évident que M. Vallée et M. Stein, même à l'époque où ils ont travaillé, 1887 et 1896, n'étaient pas autant qu'ils auraient pu l'être au courant des travaux bibliographiques relatifs au Canada. L'un et l'autre s'en sont évidemment rapportés au fonds que possède la Bibliothèque Nationale. Or, quiconque a eu l'occasion de poursuivre quelque travail à Paris sait trop que cette institution, bien qu'éminemment respectable, avec ses 4,000,000 de volumes, montre encore quelques lacunes et, en ce qui concerne notre Canada surtout, est bien loin d'être à jour.

Au point de vue qui nous occupe, nous n'avons pas le vrai monument bibliographique dont nous aurions besoin, ainsi que je me propose de le démontrer, mais nous avons tout de même à notre crédit un peu plus qu'on ne pourrait le croire après avoir lu les grands bibliographes étrangers.

Le premier travail de bibliographie qui ait été entrepris chez nous remonte à 1837. Il a pour auteur Georges-Barthélemy Faribault et est intitulé : "Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique et en particulier sur celle du Canada, de la Louisiane, de l'Acadie et autres lieux ci-devant connus sous le nom de Nouvelle-France."

Georges-Barthélemy Faribault ne fut pas seulement un pionnier de la bibliographie en Canada. Il fut aussi le véritable pionnier de nos archives. C'est par ses soins pieux que fut amassée cette première et précieuse collection de documents canadiens dont il eut l'extrême douleur de voir la plus grande partie livrée aux flammes en 1849 par d'atroces vandales. Peu d'hommes ont

été animés d'un patriotisme plus ardent ; sa passion pour l'histoire n'était qu'une forme de l'amour de la patrie. Heureux l'homme qui peut ainsi que lui consumer sa vie tout entière au service d'une idée !

Au rappel de son nom, je crois relire cette page où Anatole France dessine, d'après un autre grand artiste, et avec une ironie si bienveillante et si fine, le portrait d'un amoureux du livre des temps anciens, le vieux moine Nestor.

“Gustave Doré qui imprimait quelquefois à ses dessins les plus comiques je ne sais quel sentiment de fantaisie profonde et de poésie bizarre, a donné un jour, sans trop le savoir, l’emblème ironique et touchante de ces existences que le culte des livres console de toutes les réalités douloureuses. Dans le moine Nestor, qui écrit une chronique en des temps barbares et troublés, il a symbolisé toute la race des bibliomanes et des bibliographes. Son dessin n'est pas plus grand que le creux de la main, mais qui l'a vu une fois ne peut l'oublier..... Il faut voir ce Nestor. Il est dans sa cellule avec ses livres et ses papiers. Assis comme un homme qui aime à s'asseoir, la tête enfoncée dans son capuchon, le nez sur la table, il écrit. Tout le pays à l'entour est livré au massacre et à l'incendie. Les flèches obscursissent l'air. Le couvent même de Nestor est si furieusement assailli que les pans de mur s'écroulent de toutes parts. Le bon moine écrit. Sa cellule épargnée comme par miracle reste accrochée à un pignon comme une cage à une fenêtre. Des archers s'entassent sur ce reste des toits, marchent comme des mouches le long des murs et tombent comme la grêle sur le sol hérissé de lances et d'épées. On se bat jusque dans sa cheminée ; il écrit. Une commotion terrible renverse son encrier ; il écrit encore. Voilà ce que c'est que de vivre dans les bouquins ! Voilà le pouvoir des paperasses !”

Un homme capable de publier un catalogue de livres en 1837, alors que tout autour de lui était en effervescence, devait avoir quelque chose du vieux Nestor de Gustave Doré. Même aux jours de trouble et de révolution, Faribault restait impassible et inébranlable au poste que son patriotisme lui avait assigné.

Mais, sans que cela diminue en rien son mérite, Faribault avait le désavantage de tous les pionniers. Son ardeur était grande, mais ne disposait que de rudimentaires outils ; métaphoriquement parlant, il était du temps où l'on coupait encore à la faucille. C'est ce qui fait que sa bibliographie, remarquable pour le temps, n'a plus guère aujourd'hui que la valeur d'un témoignage. On le conçoit d'ailleurs aisément, à cause de la date, son travail ne mentionne qu'un bien petit nombre d'œuvres essentiellement canadiennes. C'est en grande partie un catalogue d'ouvrages relatifs à la découverte de l'Amérique, et si même à ce point de vue il n'avait pas été dépassé depuis, il ne saurait être d'un bien grand secours à ceux qui s'occupent plus directement de l'histoire du Canada.

Maximilien Bibaud est le second en date de nos bibliographes. C'est vingt ans plus tard, en 1859, qu'il a publié sa Bibliothèque Canadienne ou Annales bibliographiques, une brochure de 52 pages tout au plus, mais qui, en attendant mieux, supplémentait déjà utilement le travail antérieur de Faribault, car on y trouvait groupés une foule de renseignements nouveaux sur des temps plus proches et sur un plus grand nombre d'auteurs régionaux. Mais outre que son objet n'était pas de faire une bibliographie purement historique, Bibaud a dû se contenter de notations sommaires et assez souvent inexactes. Sa bibliographie ne peut nous intéresser aujourd'hui que comme un amusant exemple de la pompo-

sité qui se peut introduire même dans une nomenclature.

Faut-il parler de la *Bibliotheca Canadensis* publiée par Henry J. Morgan en 1867 ? C'est un ouvrage précieux qui, malgré ses imperfections, rend encore des services aujourd'hui, mais il avait pour objet d'inventorier la production littéraire canadienne jusqu'à date et n'avait en aucune façon été divisé comme une aide aux études historiques. Morgan se limitait d'ailleurs à cataloguer les livres parus en Canada ou publiés par des Canadiens, et l'on sait qu'à l'époque où il écrivait, notre littérature historique indigène n'était pas encore abondante.

Pour rencontrer le plus prochain effort bibliographique tenté plus ou moins directement en vue des études historiques, il faut attendre jusqu'en 1886, alors que Kingsford, auteur lui-même d'une volumineuse histoire du Canada, publia son premier essai intitulé : "*Canadian Archeology*."

L'œuvre de Kingsford est intéressante en ce qu'elle fut la première à nous renseigner bibliographiquement sur les premiers temps du Haut Canada. Personne n'avait encore abordé ce terrain qui ressemblait à un maquis impénétrable voilé d'ombres mystérieuses. Comme on peut le penser, toute l'ombre ne fut pas conquise du premier coup. Six ans plus tard, en 1892, Kingsford lui-même, nanti de découvertes nouvelles, sentait le besoin de refondre presque en entier son premier travail et de le rééditer sous le titre modifié de *Early Bibliography of Ontario*. Là encore, il ne pouvait manquer de faire quelques erreurs et surtout beaucoup d'omissions. Qu'il suffise de dire, par exemple, que même en 1892, six ans après sa première édition, il n'était pas parvenu à découvrir aucune publication sortie des presses ontariennes avant 1830. D'autres ont marché après

lui sur la voie qu'il leur avait ouverte et nous connaissons aujourd'hui plus d'une centaine de publications faites dans le Haut Canada de 1792 à 1830.

Au sujet de Kingsford, il suffira d'ajouter que son essai, non seulement n'a pas la vigueur scientifique que l'on est en droit d'exiger des bibliographies d'aujourd'hui, mais ne revêt même pas la forme ordinaire que le genre réclame. C'est une intéressante causerie sur les livres faite au fil de la plume.

Enfin, Gagnon vint, comme dirait Boileau. C'est en 1895 que notre collectionneur canadien mit au jour son déjà fameux catalogue et, à cause de cela, 1895 est assurément, au point de vue du mouvement bibliographique en Canada, une date à retenir.

Chacun sait avec quel art consommé, avec quelle patience rare, et surtout avec quel enthousiasme passionné, Philius Gagnon était parvenu, avec des ressources modiques, à réunir la collection de livres canadiens la plus importante et la plus riche qu'aucun autre particulier eût pu jamais rassembler avant lui. Bibliophile ardent, il était heureusement de l'école de cet admirable Grolier qui n'entendait pas garder pour lui seul ses trésors et qui inscrivait sur ses plus luxueuses reliures cette noble et généreuse devise : *Grolierii et amicorum*. Lui aussi voulut que sa bibliothèque fût en même temps que la sienne celle de ses amis, celle même de son pays. Et c'est pour cela que, comme la meilleure façon de mettre ses livres à la disposition de tous, il publia en 1895 la première partie de son précieux catalogue. Ce mouvement généreux nous a valu le meilleur instrument de bibliographie canadienne que nous ayons encore jusqu'ici. Nous disons Gagnon au Canada comme l'on dit Brunet ou Quérard en France et Sabin ou Evans aux États-Unis.

Son catalogue a, sur tous ceux qui l'ont précédé, l'avantage d'inventorier un nombre de pièces beaucoup plus considérable, jusqu'aux plus minces brochures qui renferment souvent autant de substantifique moëlle que bien des volumes plus imposants, mais sa plus précieuse utilité est d'inclure en même temps que les ouvrages écrits en Canada, autant que possible de ceux parus à l'étranger qui ont quelque rapport avec notre pays. Son prix en est encore augmenté par des notes nombreuses qui sont le fruit d'érudites recherches et qui sont le plus souvent une véritable contribution à notre fonds historique.

J'ai assez dit, il me semble, le bien que je pensais du catalogue Gagnon pour avoir le droit de dire maintenant pourquoi, malgré tout son mérite, il ne répond pas encore suffisamment au besoin bibliographique dont je crois avoir démontré l'existence.

D'abord, il ne faut pas oublier que Gagnon n'a pas fait un inventaire complet des productions intéressant le Canada ni même des productions proprement canadiennes. Ce n'est certes pas une injure à lui faire que de le rappeler, car il ne cataloguait que sa collection particulière et d'avoir pu en amasser une aussi imposante, malgré ses lacunes, c'est un mérite qui suffit déjà à sa gloire. Mais le fait n'en reste pas moins qu'il a omis forcément un très grand nombre de publications importantes dont la connaissance s'impose à nos étudiants en histoire, et les libraires spécialistes de Londres, de New-York ou de Paris qui, pour faire valoir leurs *Canadiana* et en élever le prix, notent avec une évidente satisfaction : *Not in Gagnon, n'est pas dans Gagnon*, ou bien s'abusent eux-mêmes ou bien abusent le client. Le catalogue Gagnon, y compris la deuxième partie publiée en 1913 malheureusement avec moins de soin, comprend, en dehors des autographes et des es-

tampes, 6037 numéros, représentant autant d'ouvrages en un ou plusieurs volumes, et, par ouvrages, il faut entendre non seulement volumes, mais brochures, pamphlets et même feuilles. Or, ceci soit dit sans aucune intention de comparaison injurieuse, et uniquement à l'appui de mon affirmation, la Bibliothèque Saint-Sulpice, qui a l'honneur de vous abriter aujourd'hui, pourrait fournir à un catalogue canadien construit sur les mêmes bases et d'après le même principe, non plus 6037 numéros, mais 30,000 au bas mot, et Dieu sait comme la Bibliothèque Saint-Sulpice se plaint encore de manquer d'une infinité de publications canadiennes dont l'absence la hante. Il est juste de noter que le dernier catalogue Gagnon a paru il y a déjà 12 ans, mais je n'ai pas besoin de dire que la production nouvelle accumulée en ce court espace de temps ne suffit pas à elle seule pour expliquer l'écart ci-dessus.

De plus, quoique Philius Gagnon, fervent de l'histoire, ait naturellement fait une place extrêmement large aux ouvrages historiques dans ses acquisitions, il n'a cependant pas entendu faire œuvre de bibliographie historique. Il n'a voulu faire qu'un catalogue de sa bibliothèque et c'est comme catalogue de bibliothèque que son ouvrage est devenu classique.

Enfin, au point de vue utilisation pratique, le catalogue Gagnon a le défaut capital de n'être pas classé. Son auteur a cru devoir adopter l'ordre alphabétique par noms d'auteurs et c'est en effet l'ordre qui s'impose d'ordinaire dans un catalogue de bibliothèque, mais, dans un ouvrage de bibliographie destiné à faciliter les recherches, l'ordre alphabétique par noms d'auteur ne peut se défendre que s'il est en même temps accompagné d'un index des matières ou des sujets et c'est ce qui manque malheureusement au catalogue Gagnon. Qui-conque s'apprête à traiter une question historique quel-

conque, ne cherche qu'à savoir ce qui a été écrit sur le sujet qui l'occupe. Or, il ne peut référer à Gagnon que s'il sait déjà ce dont il a besoin, que s'il connaît nommément ses auteurs.

Nous arrivons enfin au Dr Narcisse-Eutrope Dionne, le dernier en date de nos bibliographes. C'est une entreprise bien audacieuse que tenta, vers 1904, le vaillant bibliothécaire de l'Assemblée Législative en prétendant inventorier, non plus seulement une bibliothèque particulière, si considérable dût-elle, mais tout ce qui avait été écrit en Canada et sur le Canada. Y a-t-il réussi ? Poser la question, c'est y répondre. Une tâche aussi colossale ne peut s'accomplir d'un seul coup. Qui-conque a pratiqué l'inventaire Dionne sait trop combien il est imparfait, par suite surtout de sa composition trop hâtive. Les inexactitudes y sont légion et, avec ses seules omissions, il serait assez facile d'en tripler et même d'en quadrupler le volume. Ce n'est pas à dire cependant qu'il ne faut pas savoir gré à Dionne de son patient et laborieux effort. Son inventaire apporte à notre fonds bibliographique un appoint qui n'est certes pas à dédaigner. Quel est l'homme d'études qui n'a pas l'occasion de s'en servir presque journallement malgré ses désappointements ? Même avec les notations sommaires dont il a dû se contenter, le Dr Dionne nous fournit une infinité de renseignements que nous ne trouvons pas ailleurs avant lui. Bien plus, au point de vue historique, il a un incontestable avantage sur ses devanciers et c'est de suivre au moins l'ordre chronologique, qui, s'il ne permet pas de se renseigner sur toute question, permet du moins de retracer d'une façon à peu près suffisante ce qui a pu être écrit, non pas sans doute sur une époque donnée, mais à une époque donnée.

Avant de terminer ce court exposé de notre richesse bibliographique, j'aurais mauvaise grâce à ne pas men-

tionner certaines bibliographies spéciales qui peuvent être à l'occasion d'un précieux secours et qui ont une valeur objective d'autant plus grande qu'elles sont circonscrites dans un champ limité par la compétence particulière de leurs auteurs. Je ne veux noter cependant pour le présent que les très utiles bibliographies consacrées aux Relations de Jésuites d'abord par le Dr O'Callaghan en 1847 et beaucoup plus tard et beaucoup mieux par Reuben Thwaites à la fin de sa monumentale édition des Relations, et aussi l'excellente bibliographie du parler français préparée conjointement par M. Geddes et l'honorable Adjutor Rivard.

Dans tous les essais bibliographiques que j'ai relevés jusqu'ici, nous n'en avons pas un qui ait été préparé à l'intention directe des historiens ou des étudiants en histoire canadiens. Il n'y en a d'ailleurs qu'un que nous connaissions et il est peut-être temps d'y arriver. Je veux parler du bel ouvrage de Henry Harisse publié depuis 1872 déjà et intitulé : Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France.

Henry Harisse était un maître bibliographe et, quoiqu'on ait inévitablement trouvé à ajouter à son travail, l'on peut presque dire qu'il n'a rien perdu de son autorité. Malheureusement, il n'a pas cru devoir s'avancer au-delà de l'année 1700 et ce n'est pas assez pour que nous puissions en faire, en études historiques, notre guide principal.

Au point de vue historique strict, un autre rapport important est fourni depuis d'assez nombreuses années par la Review of Canadian Historical Publications que continue superbement la Canadian Historical Review et par les Writings on American History de Mlle Griffin. Depuis près de vingt ans, la première de ces publications, intelligemment et persévéramment conduite par

un groupe de professeurs de l'Université de Toronto, a analysé, pour le bénéfice des amis de l'histoire canadienne, à peu près tous les ouvrages importants se rapportant à un point quelconque de notre histoire, au fur et à mesure qu'ils paraissaient, soit en Canada, soit à l'étranger.

De son côté, Mlle Griffin publie chaque année, depuis à peu près le même temps, sous les auspices de l'American Historical Association, une liste de tous les ouvrages historiques nouveaux qui ont trait à l'Amérique du Nord et, dans cette liste soigneusement faite, elle fait toujours une part notable aux travaux sur l'histoire du Canada.

L'on devine cependant que ces deux publications, fort utiles par ailleurs, ne répondent pas absolument au besoin que nous éprouvons, nous, historiens de la province de Québec, et cela pour des raisons qui ne les déprécient en rien. Notons d'abord la difficulté qu'éprouvent les directeurs de ces publications à se renseigner sur notre mouvement littéraire, difficulté dont nous sommes les premiers responsables. Il y a ensuite la périodicité qui disperse inévitablement l'information et qui rend après un temps la recherche plus difficile.

Qui nous donnera donc cette vraie bibliographie de l'histoire canadienne tant désirée ? Dieu seul le sait.

J'ai souvent rêvé pour ma part d'une vaste bibliographie de l'histoire canadienne, d'une bibliographie méthodique et raisonnée, quelque chose comme le catalogue de l'histoire de France publié par la Bibliothèque Nationale, mais en mieux si possible. Sous les divers chapitres qui composent notre histoire, l'histoire proprement dite avec ses époques, la géographie avec ses divisions, la biographie avec ses classes, l'on trouverait groupés tous les ouvrages qui s'y rapportent et qui comptent, non seulement les volumes, non seulement les

brochures, mais encore, et je n'y saurais trop insister, les articles de revue. Qui ne sait en effet combien de renseignements précieux restent enfouis dans des articles de revue oubliés, qui n'ont jamais été réunis en volume, et qu'il est presque impossible de retracer ? Depuis un certain temps, le Bulletin des Recherches Historiques s'est donné la tâche utile de relever dans quelques-unes de nos revues les principaux articles y ayant trait à l'histoire. Il ne manque que de couvrir plus complètement le terrain et d'y apporter l'indispensable arrangement méthodique.

La labeur que réclamerait la bibliographie dont je parle a de quoi effrayer les plus audacieux, mais je crains bien qu'il sera encore plus facile de trouver le bénédictin qui osera l'entreprendre que de trouver l'éditeur qui l'osera publier.

En attendant, pourquoi chacun n'apporterait-il pas à l'occasion sa petite pierre au monument qu'il faudra un jour ou l'autre édifier ? Il est admis que personne ne peut faire d'étude historique sérieuse sans faire un travail préliminaire et personnel de bibliographie. Il serait si simple d'en faire profiter autrui en l'annexant au travail qu'on publie. Voilà au moins une bonne chose que nous pourrions avec profit emprunter aux Allemands. "Les savants de l'Allemagne, nous dit M. Henri Stein, accompagnent fréquemment aujourd'hui leurs livres d'une bibliographie raisonnée du sujet, bien choisie, subdivisée autant de fois que leur publication comporte de chapitres. Ainsi le lecteur trouve à la fois, dans un même livre, et l'exposé d'une doctrine et les sources où cette doctrine a été puisée, de telle sorte qu'il peut, sans fatigue et sans recherche complémentaire, remonter à ces sources qu'il pourra interpréter différemment peut-être, ou tout au moins consulter pour

combattre les résultats de l'auteur ou confirmer ses conclusions."

Il y aurait assurément encore beaucoup à dire sur un semblable sujet, mais il faut que je m'arrête, car je vous ai déjà retenus trop longtemps.

Je n'ajouterai qu'un mot. Je me flatte que vous l'avez tous remarqué, il n'a pas été fait de place aux bibliothèques dans le programme de cette Semaine d'Histoire, pas même dans la sous-section de la propagande historique. Il n'y a de reproche à faire à personne, car il était impossible de tout aborder en un temps aussi court et, d'ailleurs, le secret d'ennuyer est celui de tout dire. Mais il n'en reste pas moins que les bibliothèques ont quelque chose à voir avec la bibliographie historique, et même avec la bibliographie tout court. Elles en sont le corollaire direct. Cela ne sert guère de savoir qu'un tel auteur a écrit sur tel sujet qui vous intéresse, si son livre n'est pas à votre portée, ou s'il est par exemple au Kamchatka. La bibliographie conduit nécessairement à la porte des bibliothèques. A partir d'aujourd'hui, vous ferez tous de la bibliographie. Je vous invite donc cordialement à venir chez nous.
